

Loup y es-tu ?

Je sors des vestiaires, chaudement équipé. Quatre heures d'entraînement m'attendent, c'est mon lot quotidien avant le début de la saison des compétitions. Je redoute ces périodes de sélection. Je viens m'entraîner, comme tous les jours, mais cette nuit la neige est tombée. La piste est recouverte d'un tapis blanc, épais et vierge. Il est encore tôt, le stade est désert. J'avise le ciel, un ciel d'est, déblayé par un vent de nord qui a verni les sols.

Je sautille un moment sur place en tapant dans mes mains, regarde la cloche de piste qui restera muette aujourd'hui, réajuste les lacets de mes *Mizunos*, hésite, je ne suis pas sûr qu'elles vont apprécier la neige, mes pieds non plus d'ailleurs ; ma vieille paire fera l'affaire. Je retourne aux vestiaires, change de pompes, hésite encore entre des pointes de douze ou de quinze, me décide pour les douze, enfle une paire de chaussettes hautes. Enfin, je règle ma *Garmin* et m'élanche vers l'anneau.

J'entame mon premier tour, déterminé, une envie d'en découdre au ventre, mais je pars doucement. Quatre cents mètres à dévider encore et encore, je connais la chanson, s'échauffer sans chauffer. Au petit trot, je marque la neige neuve de mon pas souple et l'air glacé de mon haleine bleue.

Au second tour, je retrouve ma trace calligraphiée sur le blanc de la piste et m'évertue à inscrire ma foulée dans mes premières empreintes, respectant le même écart, gardant le même élan. C'est comme un jeu, celui d'un enfant qui ne saute que sur les carreaux noirs.

Troisième tour, je suis toujours la file légère de mes marques, mon sang bat plus vite, cogne et s'insurge. Je me sens fort en reins et en cuisses, je pourrais courir à pleines jambes, mais je retiens encore la bête. Plus j'avance, plus il me semble facile de garder le rythme de la course, répétitif, hypnotique, presque lancinant.

Septième tour, je foule la piste de plus en plus léger, j'allonge la foulée et adopte un petit galop facile. Je voudrais le stade en pente, une pente abrupte qui

m'encouragerait à courir sur mes quatre membres, à déployer mon corps fuselé dans une course de plus en plus rapide.

Treizième tour, je goûte la neige, non pas le froid de la neige, mais son grain, sa résistance, sa dureté. Il me semble avoir perdu mes chaussures, je sens la plante de mes pieds s'arrondir et mes coussinets frôler les cristaux.

Quinzième tour, je file comme le vent. Je perçois désormais tous les mouvements aux alentours, celui d'une corneille qui bat de l'aile sur la branche d'un bouleau voisin, le nuage de poussière de neige qu'elle fait s'envoler, la course d'un lapin qui déboule du fond du stade. Je sais résister et reste sur la piste.

Dix-septième tour, le petit matin devient sonore, je cours vite maintenant tout en suivant la trace. Je bois tous les bruits. J'entends les raclements d'un mulot que le froid n'a pas découragé, le hullement d'une chouette à l'orée des faubourgs, le grincement d'une porte dans les vestiaires.

Dix-neuvième tour, des effluves disséminés ici et là m'effleurent et commencent à me troubler, non pas qu'elles m'incommodent. Non, au contraire. Elles m'envahissent, me remplissent. Elles me racontent la piste, la sueur de ceux qui ont couru ici, l'odeur âcre de mes congénères, leur vitalité, leur ténacité ou leur épuisement. Je sais la forme des femelles, celles qui sont passées hier, mais aussi les semaines précédentes. Je renifle et reconnais leur poids, leur taille, leur âge, leur fécondité.

Vingtième tour, j'entends comme un appel qui ne fait pas de bruit. La meute est avec moi, je fends l'air souplement. Je pourrais courir avec les miens encore trois jours, soufflant des jets de fumée, la truffe humide, les poils tout salés de neige gelée, le ventre vide, l'esprit clair et affûté, les sens en alerte.

Vingt-cinquième tour, les yeux me brûlent d'avoir trop couru de toutes mes forces dans le froid, de mauvaises douleurs me mordent les mollets, je pense à la tanière. Je retiens férocement une envie de m'arrêter, une envie de me poser pour me lécher dans les endroits sensibles, une envie de me redonner du chaud. Je force la bête.

Trentième et dernier tour. J'arrête ma course, arrache mon bonnet, respire largement, bouche ouverte et fort. Je stoppe mon chrono, vérifie deux fois le cadran lumineux, tombe à genoux, lève la tête, tends le cou dans le vent et laisse sortir un long, modulé, presque langoureux hurlement. Record battu !

Frédérique BLU-DURON
France, Haute-Garonne